

## Séquence n° 4. L'éducation humaniste : idéaux et défaites

« Traiter de la façon d'élever et d'éduquer les enfants semble être la chose la plus importante et la plus difficile de toute la science humaine », Montaigne, *Les Essais*, Livre I, chapitre XXV

« l'homme ne naît pas homme, il le devient », Érasme, *Comment éduquer les enfants* » (1519), traduit en français en 1537

### Documents complémentaires

#### Documents iconographiques



Le maître menace sa classe de la fétule  
*Image du monde*, XIVe siècle



*Livre d'heures* de Marie Chantault, début du XVIe siècle Gossouin de Metz,

#### Textes

##### **Texte 1. Érasme, *Lettre à maître Juan Vergara*, 1533, extrait**

« Écoute maintenant avec quel dévouement il se consacre à ses enfants. Il a quatre fils, autant de filles, tous bien doués. [...] Dès leur prime adolescence, ils quittent la maison paternelle pour l'Italie ou la France : ainsi ils s'habituent aux langues et aux coutumes étrangères. C'est là comme une greffe intellectuelle qui les adoucit et les dépouille de leur naturel sauvage, s'ils en ont un. Car rien n'est plus quinteux [désagréable] que ceux qui ont passé leur vie dans leur patrie : ils haïssent l'étranger et condamnent tout ce qui diffère de leurs rites indigènes. »

##### **Texte 2. Etienne Dolet, *Commentaire sur la langue latine*, 1536, extrait**

« Il y a un siècle, la barbarie régnait partout en Europe. Mais une armée de lettrés, levée de tous les coins de l'Europe, maîtres dans les deux langues grecque et latine, fait de tels assauts au camp ennemi qu'enfin la barbarie n'est plus le refuge ; elle a depuis longtemps disparu d'Italie ; elle est sortie d'Allemagne ; elle s'est sauvée d'Angleterre ; elle a fui hors d'Espagne ; elle est bannie de France. Il n'y a plus une ville qui donne asile au monstre. Maintenant l'homme apprend à se connaître ; maintenant, il marche à la lumière du grand jour, au lieu de tâtonner misérablement dans les ténèbres. Maintenant, l'homme s'élève vraiment au-dessus de l'animal par son âme et son langage qu'il perfectionne. Les lettres ont repris leur véritable mission qui est de faire le bonheur de l'homme, de remplir sa vie de tous les biens. Courage ! Elle grandira, cette jeunesse qui, en ce moment, reçoit une bonne instruction : elle fera descendre de leur siège les ennemis du savoir ; elle entrera dans le conseil des rois ; elle administrera les affaires de l'Etat. Son premier acte sera d'instituer partout ces bonnes études qui apprennent à fuir le vice et engendrent l'amour de la vertu. »

### **Texte 3. Du Bellay, *Les regrets*, sonnet XXXII, 1558**

Je me feray sçavant en la philosophie,  
En la mathématique, et médecine aussi :  
Je me feray légiste, et d'un plus haut souci  
Apprendray les secrets de la théologie :

Du luth et du pinceau j'ébatterai ma vie,  
De l'escrime et du bal. Je discourais ainsi,  
Et me vantaïs en moi d'apprendre tout ceci,  
Quand je changeai la France au séjour d'Italie.

Ô beaux discours humains ! Je suis venu si loin,  
Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin,  
Et perdre en voyageant le meilleur de mon âge.

Ainsi le marinier souvent pour tout trésor  
Rapporte des harengs en lieu de lingots d'or,  
Ayant fait, comme moi, un malheureux voyage.

### **Texte 4. Antoine Compagnon. *Un été avec Montaigne*, chapitre 22 « La tête bien faite », *Des Equateurs*, 2013, p. 68-70.**

« Dans tout débat sur l'école, on ne tarde pas à convoquer Rabelais et Montaigne : Rabelais qui voulait, suivant la lettre de Pantagruel à son fils Gargantua, que celui-ci devînt un « abîme de science », et Montaigne qui préférait un homme à « la tête bien faite » plutôt que « bien pleine ». Voilà résumés, et opposés, les deux objectifs de toute pédagogie : d'une part, des connaissances, d'autre part, des compétences, pour employer le jargon d'aujourd'hui. Montaigne protestait déjà contre le bourrage de crâne scolaire dans les chapitres « Du pédantisme » et « De l'institution des enfants », au premier livre des *Essais* :

« De vrai le soin et la dépense de nos pères, ne vise qu'à nous meubler la tête de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : Ô le savant homme ! Et d'un autre, Ô le bon homme ! Il ne faudra pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : Ô les lourdes testes ! Nous nous enquérons volontiers, Sait-il du Grec ou du Latin ? écrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière » (I, 24, 208).

Montaigne fait le procès de l'enseignement de son époque. La Renaissance prétend avoir rompu avec l'obscurité du Moyen Âge et retrouvé les lettres anciennes, mais l'on continue de privilégier la quantité de l'instruction au détriment de la qualité de son assimilation. À la science pour la science, Montaigne oppose la sagesse. Il dénonce la perversité d'une éducation encyclopédique pour laquelle les connaissances deviennent un but en soi, alors que le savoir importe moins que ce que l'on en fait, le savoir-faire et le savoir-vivre. On respecte les hommes savants au lieu d'admirer les hommes sages. Montaigne enfonce le clou :

« Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant. Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vide. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain, et le portent au bec sans le tâter, pour en faire becquée à leurs petits : ainsi nos pédants vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement, et mettre au vent » (208).

Je reviendrai sur la méfiance de Montaigne envers la mémoire. Il s'excuse souvent d'en être dépourvu, mais, au fond, il en est bien content, car la mémoire n'a rien d'un atout, quand elle sert à faire l'économie du jugement. Il compare la lecture, toute instruction, à la digestion. Les leçons,

comme les aliments, ne doivent pas être goûtées du bout des lèvres seulement, et gobées toutes crues, mais mâchées lentement, ruminées dans l'estomac afin de nourrir de leur substance l'esprit et le corps. Sinon, on les régurgite comme une nourriture étrangère. L'éducation, selon Montaigne, vise l'appropriation des savoirs : l'enfant doit les faire siens, les transformer en son jugement.

Le débat sur la mission de l'école n'est pas clos. Mais, pour résumer les positions, il ne serait pas juste d'opposer trop vite le libéralisme de Montaigne à l'encyclopédisme de Rabelais. D'abord, si la lettre de Pantagruel à Gargantua proposait un programme exhaustif et excessif, c'est qu'il était destiné à un géant. Ensuite, la lettre se poursuivait par ce conseil que Montaigne n'aurait pas désavoué : « Science sans Conscience n'est que ruine de l'âme. » La conscience, c'est-à-dire l'honnêteté, la moralité, est bien le but dernier de tout enseignement. C'est ce qui reste quand on a digéré, quand on a presque tout oublié. »

### **Texte 5. « Rabelais, Montaigne et l'éducation », *Historia*, n°681, septembre 2003**

« François Rabelais, comme l'ensemble des humanistes du début du siècle est très hostile à la Sorbonne qui concrétise tous les errements du passé en ce qui concerne la rigidité de pensée et une méthode d'enseignement qu'il juge obsolète. Il qualifie les vénérables docteurs en théologie de " sorbonicoles " et leurs coutumes pédagogiques de " sorbonagres " ; plus tard dans les éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel* parues en 1542, il remplace ces adjectifs virulents par le terme générique de sophistes ou sophisme. Car Rabelais, comme Montaigne à la génération suivante, s'élève contre une éducation qui ne laisse aucune place à la liberté de pensée, qui fait de l'élève ou de l'étudiant un être soumis à l'autorité, peu apte à réfléchir par lui-même. Le vice majeur de ce système ancien réside dans le " par cœur " ; en effet, les maîtres anciens et pas seulement ceux de la Sorbonne font apprendre un fatras indigeste que l'on doit pouvoir réciter aussi bien à l'endroit qu'à l'envers ; les deux écrivains se rejoignent sur ce point ; savoir par cœur n'est pas savoir, affirme Montaigne, c'est tenir ce qu'on donne en garde à sa mémoire.

Pour l'un comme pour l'autre, l'éducation vise à former le jugement des jeunes gens, à les conduire à la curiosité des autres hommes et du monde de la nature ; « une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine », la phrase de Montaigne est devenu un proverbe. Mais entre Rabelais et Montaigne se marque l'écart d'une génération. Alors que dans le programme éducatif de Gargantua se lit une frénésie de tout connaître, depuis les textes sacrés et ceux des maîtres anciens grecs et latins jusqu'à la botanique, à l'astronomie, à la musique et à la géométrie en passant par les jeux sportifs, Montaigne prône un programme bien plus modéré qui n'exige pas autant de mobilisation de la part de l'étudiant. Il conseille de laisser courir l'élève selon son tempérament, selon ses goûts, de l'enseigner par la douceur plus que par une charge encyclopédique. Rabelais frémit d'un enthousiasme qu'il veut communiquer aux plus jeunes devant les possibilités offertes à l'homme par la découverte des nouvelles disciplines, des nouveaux champs de la connaissance. Il est tout entier dans la certitude que l'individu dispose de capacités extraordinaires pour saisir la majeure partie des savoirs de son temps et jouir dans le même mouvement de l'ivresse d'un corps bien huilé par l'exercice. Montaigne ne détient plus cette confiance dans l'humanité, il vit les guerres civiles et leur cortège d'intolérance, d'incompréhension réciproques, de blocages mentaux meurtriers face à l'autre ; son désir est d'ouvrir l'esprit de la jeunesse à la diversité des coutumes et des mœurs ; par les voyages, les entretiens, les contacts livresques avec les Anciens, il espère sans trop y croire que la folie humaine pourra être adoucie. »